

plusieurs jours avec le duc de Feltré, homme d'un sens droit, d'une raison éclairée; mais dont la mémoire n'avait rien de comparable à celle de M. X...; qui était dans ce genre-là une espèce de Lemazurier. Les séances commençaient à devenir laborieuses pour le duc de Feltré, attendu que Napoléon demandait incessamment où était le dépôt du 42e, du 54e, du 103e, et que le pauvre duc, à chaque nouvelle question, feuilletait, tournait, et retournait l'énorme dictionnaire dont l'avait chargé M. X... " Je crois, dit avec timidité le duc harassé, que la présence de M. X..., chef de la division du mouvement des troupes, pourrait être ici utile à V. M.—Faites-le venir."

A ces mots, un officier d'ordonnance part, arrive au ministère, emballé le pauvre M. X..., l'amène aux Tuileries, et le lance dans le cabinet de Napoléon. Toute autre que celle de M. X... eût été troublée de ce mouvement et de cette présentation; rien ne pouvait altérer la sienne. " Bonjour, monsieur; où sont les trois premiers bataillons du 48e ?— A Ratisbonne.—La quatrième ?— A Ancône, armée d'Italie.—Le cinquième ?— A Vittoria, 4e corps de l'armée d'Espagne.—Et son dépôt ?— Ostende.—Presens sous les armes ?— 3,555.—Hôpitaux ?—223.—Les congés ?— 44.—Détachés ?— Deux compagnies du cinquième.—Aux eaux ?—3."

Après ce dialogue, dont l'épreuve s'étendit immédiatement à plusieurs corps, avec la même rapidité dans les questions, et le même aplomb dans les répliques, Napoléon resta frappé d'étonnement. Il tire à part le duc de Feltré: " Vous avez là, lui dit-il, un homme extraordinaire." Puis se tourna vers M. X...: " Vous pouvez vous retirer; vous aurez de mes nouvelles. M. le duc de Feltré, reprend Napoléon, vous me proposerez demain M. X... à la place de conseiller-d'état.—Je prie V. M. de me permettre de lui faire observer que M. X... n'a que des ces chiffres dans la tête; il ne saurait pas même rédiger un rapport, et serait d'une entière nullité au conseil-d'état.—Eh bien! vous doublerez ses appointemens. Et le bon M. X... eut 24,000 fr. de traitement pour sa prodigieuse mémoire."

LA MAISONNETTE.

Ne vous est-il jamais arrivé, en voyageant dans une contrée éloignée des villes, d'apercevoir sur le penchant d'une colline, à l'exposition du soleil levant, une maisonnette avec un jardin attenant, clos par une haie vive, et tout autour une pelousse verte, un petit verger, un jeune taillis, un ruisseau qui murmure; un troupeau qui bondit; et en observant ce luxe champêtre, ne vous êtes-vous pas écrié: " Bon dieu, que l'on doit être heureux dans cette jolie chaumière!" —Et si la fantaisie vous prend de descendre de votre carrosse et de pénétrer dans l'intérieur de ce modeste manoir; s'il se présente à vos regards un vieillard à figure vénérable, une mère entourée de ses enfans, un mobilier rustique, mais commode, un air d'aisance et de propreté; n'avez-vous pas dit en vous-même: " Combien ici la vie doit être douce?" Tout ce qui est nécessaire aux besoins et même aux agrémens de l'existence s'y trouve, et rien de ce qui peut corrompre le goût, exciter l'envie ou troubler le repos, n'y est.—Mais vraiment ces enfans sont plus frais, plus gais, plus beaux que les miens, on les croirait modelés sur les figures révélées au Corrège; ce vieillard semble appartenir à l'école de Greuse; sa femme, malgré tout l'éclat du bel âge, est moins intéressante que cette belle fleur d'automne, cette mère qui semble emprunter de nouveaux charmes aux boutons qui s'épanouissent autour d'elle.—Il y a probablement ici une autre manière qu'à la ville de conserver de la beauté aux mères.—Tout y est d'ailleurs fort heureusement disposé; on est fort bien assis sur ce grand fauteuil de paille; les pieds reposent mollement sur ce tapis de jonc; ce foyer est très-propre, ce